

# *Disaster falls*

## Stéphane Gerson

### PRESSE ÉCRITE

*L'Obs*, 26 novembre 2020

#### **La rivière de la mort**

Même sa douleur, il la documente. Comme si, après la mort de son fils, l'historien ne voulait pas faire le deuil de son métier, qui l'aide à supporter l'inacceptable, raisonner les émotions et donner, à ce drame contemporain une très lointaine généalogie. Professeur à la New York University, où il dirige l'Institute of French Studies. Stéphane Gerson, sa femme Alison et leurs deux fils, Julian et Owen participaient à une descente de la rivière Green en kayak, organisée et encadrée par des professionnels du rafting, à la frontière de l'Utah et du Colorado. Parvenus à Disaster Falls, lieu-dit qui porte bien son nom, le père et son plus jeune fils Owen. 8 ans, si heureux de l'aventure (« c'est le plus beau jour de ma vie ! », s'exclama-t-il), ; montèrent dans un Ducky gonflable et peu maniable, vite aspiré par les rapides, entraîné ensuite dans un goulot d'étranglement et projeté si violemment contre un rocher qu'il se dressa à la verticale. Owen se trouvait à la proue, il tomba à l'eau et se noya, tandis que son père, impuissant à sauver son fils, était emporté en aval par le courant L'horreur, alimentée par la sidération et prolongée par la culpabilité : « J'incarnais désormais une figure qui hante notre époque, celle du parent qui n'a pas [ni ou su protéger son enfant. »

Dans les jours qui suivirent cette tragédie, Stéphane Gerson a tenu le journal de sa propre survie Jamais il n'éprouva son immense chagrin ni ne se complâit dans l'évocation du passé. Ecrire est la seule manière qu'il a trouvée non seulement pour continuer de partager la brève existence d'Owen - on n'ose imaginer son désarroi, après avoir apposé le point final - mais aussi pour devenir l'impénétrable historien de

ce désastre infime. Il remonte le cours tumultueux de la rivière Green jusqu'aux tribus indiennes du XVIII<sup>e</sup> siècle et celui de la Famille Gerson jusqu'à Minsk, en Biélorussie, d'où partit, au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'aïeul juif, qui débarqua à Ellis Island. Il décrit les attentats du 11Septembre dont il fut le témoin direct à New York, et dont le petit Owen, alors âgé de 2 ans, garda la trace traumatisante, mais également les derniers jours de son propre père, atteint d'un cancer, euthanasié dans un hôpital bruxellois deux ans après la disparition de son petit-fils. Et il en appelle, de Victor Hugo à Philippe Forest, à tous les parents endeuillés, qui ont demandé à la littérature d'offrir un tombeau de papier à leur enfant mort. Mais *Disaster Falls* n'est pas un tombeau. C'est un fleuve qui traverse le temps, les continents, la grande Histoire, où semble voguer, à contre-courant, le souvenir blond et rieur d'Owen. «Quoiqu'il aimât être seul, se rappelle son père, il ne prenait pas facilement congé du monde. » Ce beau livre de résistance et de résilience en est la preuve.

Jérôme Garcin

*AOC Media*, 20 octobre 2020

### **De la chambre du fils**

Dans *Disaster Falls* - titre terrible et prémonitoire -, Stéphane Gerson revient sur un tragique accident, la mort de son fils Owen. Sans se livrer à un quelconque excès de pathos, il tente de trouver un semblant de sens à l'inadmissible, une cohérence contre le chaos. Sans doute est-ce aussi dans cette perspective qu'il remonte le fil de l'histoire familiale pour évoquer ses grands-parents rescapés de la Shoah ou la figure si problématique de son père : c'est en quête d'une forme de réparation, face aux accrocs de la filiation.

« Owen est mort ». Ou plutôt, « nous avons perdu Owen », répètent au téléphone Stéphane Gerson et Alison, son épouse, tandis que le taxi les remmène vers l'aéroport, avec leur fils aîné, Julian. Owen le petit frère, s'est noyé, lors de l'« accident » dans la « rivière ». Les mots ont des arêtes qui blessent, alors ils en réduisent le nombre, expurgent leur vocabulaire de toutes les métaphores aquatiques (« garder la tête hors de l'eau », « couler », etc., et elles sont nombreuses), ne gardent que les mots dont les arêtes, à force, peut-être s'émousseront. Et c'est sans doute pour cela, dans une des contradictions qui font le cœur du livre, que Stéphane Gerson, dès les premiers jours qui suivent la mort d'Owen, se met à écrire.

Le récit du drame tient pourtant en peu de lignes. Ils étaient partis pour ce qui devait être des vacances familiales, et avaient prévu de descendre la Green, rivière qui coule entre l'Utah et le Colorado. Ils avaient procédé comme le font des milliers de touristes de par le monde : ils avaient compulsé des brochures, et réservé auprès d'une entreprise chargée d'organiser ce genre d'expédition. Le jour dit, ils s'étaient embarqués sur les rafts et duckys, avec tous les membres du groupe, s'en étaient remis aux accompagnateurs, à leurs conseils rassurants.

Parce que, le matin, Julian était dans le kayak et Owen dans le raft, Owen avait voulu changer pour la descente de l'après-midi : qu'importe si les rapides semblaient impressionnants, qu'importe s'il avait un peu peur. Ou peut-être justement, parce qu'il avait un peu peur, et qu'à huit ans, on veut se montrer fort. Un vrai garçon. Ses parents n'ont pas eu le cœur à le décourager, eux qui, quelques jours auparavant, lui avaient déjà interdit de dévaler un entonnoir rocheux au Parc National des Arches. On ne peut pas toujours avoir peur pour ses enfants, il faut bien, à un moment, leur lâcher la main. Owen est monté dans le kayak avec son père, et parce qu'il suffit de rien pour que tout bascule, un peu trop de monde tombé à l'eau, des accompagnateurs débordés, un rocher, le ducky a chaviré, Owen s'est noyé.

*Disaster Falls*, du nom - terrible et prémonitoire - des rapides, est le récit, éclaté, de cet accident. Car il faut des détours pour arriver à affronter les yeux du petit garçon avant que celui-ci disparaisse sous l'eau. Pour y parvenir, Stéphane Gerson, historien culturel de la France contemporaine et directeur de l'Institute of French Studies à la New York University, procède en écrivain, en chercheur, en historien. « Les morts font de ceux qui restent des fabricateurs de récits » écrit Vinciane Despret dans *Au bonheur des morts*. *Disaster Falls* est d'abord le récit, l'autopsie du deuil, au plus près du ressenti, au sens non pas de l'injonction « faire son deuil », mais de la perte. Stéphane Gerson raconte les cinq années qui suivent la mort d'Owen, documente comment tous les trois, Alison, Julian et lui, tentent de s'en sortir, de faire avec, ou plutôt sans. Il explore les diverses tentatives, et tentations : la suractivité pour Alison, le repli pour Stéphane, les corps qui changent, qui s'aspirent de l'intérieur ou se recroquevillent, les corps qui marchent, s'affament, mangent, courent ou s'écroulent, les collègues, les amis, les autres, les groupes, jusqu'à descendre dans le sous-sol d'une église où se retrouvent d'autres parents endeuillés, avoir la tentation d'y rester, dans cette peine et cette douleur des gens qui savent, des gens avec qui on n'est pas

obligé de composer ou de faire semblant, mais décidé à remonter vers le monde des autres.

Car *Disaster Falls*, c'est le récit de la peine, de son extrême solitude, quand, même avec ceux qui sont les plus proches, on ne peut partager ce que l'on ressent, et réciproquement. C'est la recherche des souvenirs, quand la présence, l'odeur, la voix rauque d'Owen si vite et inexorablement s'effacent. Sa place préférée sur le canapé, le dernier livre lu, la trace des mots écrits sur le tableau dans sa chambre, l'empreinte en creux dans la casquette, plutôt que les photos, trop douloureuses à regarder.

Si *Disaster Falls* n'était que cette tentative d'épuisement du souvenir, de mises en archives des émotions, ce serait déjà un magnifique livre, tant Stéphane Gerson le fait avec précision, et sans aucune complaisance : ni complaisance vis-à-vis de soi, et à lire les réactions - parfois contradictoires - aux messages des ami.es, des connaissances, on se demande en effet si soi-même, on n'aurait pas agi avec les mêmes maladresses, et tout simplement si, face à cette douleur, il y a une « bonne » façon de faire, de parler, d'accompagner - et à écrire cette critique, plus de dix ans après le drame, j'ai également la crainte de ne pas employer les mots qu'il faudrait - ; ni complaisance vis-à-vis du lecteur ou de la lectrice, le livre évitant - tour de force - tout pathos, si tant est qu'il soit possible de le reprocher à quelqu'un qui vit un tel deuil.

Mais *Disaster Falls* est bien plus que cela : Owen n'est pas qu'un petit garçon de huit ans mort trop tôt, la peine de son père pas seulement celle d'un père qui a perdu son fils. Owen se trouve à la croisée de chemins, et, comme à la métaphore fluviale je préfère la métaphore textile, à la croisée de fils - car, faut-il le rappeler, texte et tissu ont la même étymologie. Tandis que Stéphane, Alison et Julian doivent recomposer avec la place vide - en témoigne l'impossibilité pour eux d'assigner une place fixe à chacun.e à table, ou encore de prendre des photos d'eux trois -, c'est sans doute, bien plus que la pierre tombale, bien plus que le livre lui-même, cet enchâssement des niveaux temporels, des perspectives historiques qui donne place, et fait une place à Owen : « Les récits ne sont pas “après” l'expérience, ils en font pleinement partie. Ils commencent avec elle, ils en prolongent les vacillements et les réactivent (...) Les récits cultivent l'art de prolonger l'expérience de la présence. C'est l'art du rythme et du passage entre plusieurs mondes, l'art de faire sentir plusieurs voix. Vaciller, marcher au milieu, un vrai milieu, pas celui d'une ligne, mais celui de lignes multiples », poursuivait Vinciane Despret.

Chacun.e ses ressources : si Alison sent la présence d'Owen, et en voit les signes dans son quotidien, c'est dans les livres et l'enquête que Stéphane Gerson va chercher du réconfort, tenter de trouver un semblant de sens à l'inadmissible, une cohérence contre le chaos. S'il écrit avoir perdu, dans les mois et les années qui suivent le drame, l'illusion de la recherche académique, et même le goût et l'aisance d'enseigner, c'est pourtant dans le cœur de son métier que Stéphane Gerson va puiser les ressources.

Stéphane Gerson va ainsi tisser sa perte dans d'autres histoires, d'autres paroles : les questions des copains et copines d'Owen, qui ouvrent chaque chapitre ; les récits des aventuriers - John Wesley Powell, Colin Fletcher - qui, les premiers, ont affronté les flots de la Green River, et ont baptisé l'endroit de ce nom : « Disaster Falls » ; les noms des tribus indiennes qui y habitaient ; dans un processus de mise en listes, comme pour atténuer l'incongruité, les autres accidents survenus sur la rivière, ou encore les exemples, illustres au pas, de parents ayant perdu un enfant : Hugo, Nostradamus, Mallarmé, Ben Jonson, Shakespeare, Charles Darwin, Henry Bowditch, Janet Trevelyan, W.E.B Du Bois, Granville Stanley Hall, ou encore Isadora Duncan, eux et elles aussi font partie de cette lignée où il peut « pleurer en leur compagnie quand bon [lui] semblait », Stéphane Gerson, à son tour, s'inscrivant, par ce livre, dans cette famille éplorée au travers les siècles, pour laquelle il n'y a pas de mot. Pas de mot parce que, toutes et tous le disent, l'écrivent, le scandent, le gravent, le dansent, le pleurent, c'est impensable, c'est inimaginable, c'est intolérable, ce n'est pas dans l'ordre des choses et des générations.

Se confronter à l'impensable, c'est sans doute aussi ce qui amène Stéphane Gerson à remonter le fil de l'histoire familiale, dans une recherche marquée par le paradoxe : des deux côtés, maternel et paternel, une femme, la grand-mère maternelle, un homme, le grand-père paternel, ont permis de sauver la famille de l'horreur infligée à la communauté juive. Du côté maternel, Zosia réussit à s'échapper, enceinte, avec son mari, du camp de Rivesaltes d'où selon toute probabilité ils auraient été acheminés à Auschwitz, par l'entremise d'un fonctionnaire de police de Nice. Du côté paternel, Leig Gerschowitz, forgeron de Babrouïsk, ville à majorité juive proche de Minsk, déserte dans les années 20 l'armée russe pour se frayer un chemin jusqu'à Rotterdam puis New York, devenant là Louis Gerson, grossiste en fruits et légumes, rejoint quelques années plus tard par Esther et leur fille, la sœur aînée du père de Stéphane.

Ces figures ordinaires ont sauvé leur famille, et leurs enfants ainsi rescapés se détachent du nombre impensable, incommensurable d'autres enfants disparus. Dans un mouvement qui n'est pas sans rappeler le cheminement d'un Daniel Mendelsohn, qui emmène son père sur les traces d'Ulysse, Stéphane Gerson embarque Berl, son père et son fils en Biélorussie, pour remonter cette généalogie, et raccommode les accrocs de la filiation. Et c'est, dans une forme de réparation, aux côtés de ce père si problématique ayant marqué son enfance par ses sautes d'humeur violentes, que Stéphane va trouver une forme de paix : d'abord devant la tombe du fils d'Hannah, cette femme qui les loge et à qui il ne peut parler la langue, puis, dans l'accompagnement des derniers instants de Berl, atteint d'un cancer et qui choisit de mourir, s'apaisent colère et honte.

Car cette « archive de ce qui se passe sur une rivière, au sein d'une famille et dans le monde lorsqu'un enfant meurt au début du troisième millénaire » (p. 203) est également un récit pour tenter d'appriivoiser ce qui nous échappe : appriivoiser la nature et les flots tumultueux - on a beau construire un barrage sur la Green, des enfants y meurent encore ; appriivoiser l'Histoire et ses folies, celle de la Shoah, comme celle du terrorisme. Si Owen a bravé sa peur en voulant à tout prix monter dans le ducky, n'était-ce pas parce que, tout bébé, il avait été couvert par les cendres des tours abattues du World Trade Center, tandis qu'endormi contre Alison, ils étaient tous deux embarqués de l'autre côté de l'Hudson ; appriivoiser la mort, le néant et l'absence ; appriivoiser la colère, qui elle aussi risquerait de tout emporter sur son passage ; appriivoiser la honte et la culpabilité.

Car s'il n'y a pas de mot pour qualifier des parents qui ont perdu un enfant, tandis qu'est orphelin celui qui a perdu ses parents, c'est que les parents ne doivent pas perdre leurs enfants. Il est de leur responsabilité de les mener à l'âge adulte, et ce d'autant plus pour l'homme, le père, le pater familias. Si Owen est mort, c'est donc que Stéphane a failli. Il aurait dû prendre la bonne décision, ne pas monter dans le ducky avec un enfant de huit ans. Il aurait dû se fier à son instinct, tandis que, du promontoire, il regardait les rapides. Il n'aurait pas dû croire les accompagnateurs, peut-être encore cette fois trop bon élève s'en remettant aux consignes. Il aurait dû lire ces récits d'explorateurs, Powell et Fletcher, qui racontaient les périls encourus à cet endroit de la rivière. Il aurait dû être assez fort, assez sportif, assez musclé pour, quand l'embarcation a chaviré, pouvoir sauver son enfant.

Et la culpabilité ronge et creuse ses galeries : tandis que le 11 septembre 2001, Alison, Julian et Owen vivaient en direct l'effondrement des tours, Stéphane était hors de communication, plongé dans les archives. Autant de reproches lancinants, terribles, qui hantent Stéphane et les pages du livre : autant de reproches qui disent aussi ce que doit être la masculinité, puissante et infallible. Là aussi, il faut toute la grâce solaire d'Alison pour éviter d'accabler le père de son fils, et sauver le couple de ce qui aurait pu être un désastre annoncé.

Si la mort d'Owen se trouve ainsi prise dans les mailles d'histoires qui le dépassent, l'histoire tellurique de la rivière, l'histoire d'un territoire, l'histoire d'une communauté, l'histoire d'une société et de ses masculinités, elle n'en est pas moins profondément injuste et scandaleuse : car le livre se clôt sur le récit du procès, où la famille est défendue - il n'y a pas de hasard - par un avocat prénommé Moïse. Ce que va montrer Moïse, ce que lira très tardivement Stéphane, quand il osera, pour achever le livre, ouvrir le dossier contenant les pièces du procès, c'est qu'Owen a été victime de cette logique capitaliste qui, pour augmenter les profits, ne forme pas ses accompagnateurs et multiplie les rotations de bateaux sur la rivière et le nombre de touristes par groupes, rendant très vite la situation ingérable. Owen a été mis en danger, et Owen en est mort. Comme les 56 enfants du sanatorium englouti par un glissement de terrain, une nuit d'avril 1970, face au Mont-Blanc, et dont l'enquête de Perrine Lamy-Quique, *Les tendres plaintes*, a bien montré que non, ce n'était pas un « accident », que tout, dès le début, était écrit, et prévisible.

Owen, finalement, aura le dernier mot de l'histoire. C'est en effet sur son prénom que se clôt le livre. Comme si la porte de sa chambre, dont Stéphane Gerson a mis tant de temps à pouvoir franchir le seuil, mais où il a ensuite écrit tout le livre, pouvait enfin se fermer sur cette histoire. Ou plutôt laisser la place à un nouvel occupant. Et sans doute fallait-il que le livre soit écrit, sans doute fallait-il qu'« Owen occup[ât] désormais sa place dans un récit et une histoire au sein desquels une seule journée s'étendait à travers les siècles tandis que les générations entières réagissaient à un désastre qui n'avait rien de naturel en s'agglutinant autour d'un enfant de huit ans », pour que la chambre du fils puisse être réaménagée, et accueille un nouveau bébé, le petit frère d'Owen.

Et alors peut-on, comme Alison, s'autoriser à y voir, enfin, un signe.

Christine Détrez

*Page des Libraires*, automne 2020

*Disaster Falls* renvoie aux rapides qui ont pris la vie d'Owen, fils cadet de Stéphane Gerson. De ce traumatisme est né un récit comme on en lit rarement. Il ne s'agit pas uniquement d'une réflexion sur le deuil. L'auteur évoque sans fard sa fragilité, sa difficulté à poursuivre son travail d'historien et dépeint la souffrance de sa femme, de son autre fils ainsi que les réactions de son entourage. Mais le livre est également une ode à la littérature puisqu'il cherchera la compagnie d'autres auteurs ayant eux aussi perdu un être cher, avant de s'interroger sur les vertus thérapeutiques de l'écriture. Stéphane Gerson a édifié un tombeau pour son fils Owen, pierre angulaire qui lie tous les sujets, permet de réfléchir et de donner un sens au chaos. Magnifique.

*La littérature est omniprésente dans votre livre: vous évoquez Victor Hugo, Jérôme Garcin ou encore Annie Ernaux.*

STÉPHANE GERSON - Des auteurs m'ont accompagné. Certains d'entre eux ont perdu un enfant, d'autres pas. Mais tous se sont confrontés, dans un langage précis, à la souffrance, à la perte. Ils ont rendu compte de ce qu'ils ont ressenti sans tenter d'expliquer, de donner sens, de consoler, de refermer quoi que ce soit. Je me suis senti moins seul en compagnie de ces écrivains. Ils m'ont donné espoir parce qu'ils demeuraient capables d'écrire.

*Vous avez su très rapidement que vous « deviez » écrire sur Owen ? Pourriez-vous nous parler du processus d'écriture ?*

S. G. — Il y eut deux moments d'écriture distincts. D'abord, la rédaction effrénée, presque obsessionnelle, d'un journal intime, genre qui s'est imposé à moi alors que je ne l'avais plus pratiqué depuis vingt ans. Deuxième moment, quatre ans après la mort de mon fils Owen, l'écriture d'un récit qui puisa dans ce journal intime et respecta son souci de véridicité tout en s'émancipant de son déroulement linéaire. J'ai voulu mettre le réel en forme, non sans visées esthétiques et ce, sans doute, afin de répondre à la brisure que représente la mort violente de mon fils, afin de représenter et donc d'ordonner le chaos. Le texte répond à des choix formels qui se sont imposés très tôt et que je n'ai ensuite jamais remis en question. Par exemple, la structure chronologique en spirale qui, à partir de l'enterrement d'Owen, effectue un retour dans le temps, vers le moment de l'accident, tout en suivant la progression de mon deuil, de celui de ma femme, de celui de mon fils aîné Julian. Autre choix, non sans relation : celui de retarder la description de l'accident qui coûta la vie à Owen. Avant



de les confronter à ce drame, il me fallait présenter Owen et sa famille aux lecteurs et aux lectrices. Il fallait les préparer et aussi que je me prépare à retourner dans ces rapides.

*Vous évoquez Mallarmé et la question de l'écriture thérapeutique.*

S. G. — L'écriture n'a rien résolu mais elle m'a fourni une manière d'être, de penser et de ressentir. Écrire sur une réalité que je ne pouvais fuir dans ma vie quotidienne m'a permis de m'en rapprocher et de m'en distancier en même temps. L'écriture m'a permis de ne pas ressentir cette souffrance à tout moment ; elle a atténué la douleur. Il est possible qu'avec le temps elle m'ait conduit aussi à me replier sur moi-même. Écrire pour ne plus devoir vivre à tout moment. Cela n'est pas sans risque.

*Votre quête de sens vous conduit à vous pencher sur l'Histoire, sur la Seconde Guerre mondiale, sur tous ses deuils mais aussi sur l'intégration d'une famille juive dans la société américaine à travers l'histoire de votre père. Est-ce à dire que ces « recherches » historiques vous ont aidé à avoir une prise sur le réel ?*

S. G. - Durant les premiers mois ou même les premières années, j'avais la conviction que le chercheur, l'historien, le professeur en moi s'étaient éteints. Plus tard, l'écriture de *Disaster Falls* s'éloigna de celle que j'avais pratiquée auparavant. Il ne s'agissait pas de problématiser, d'avancer une thèse, de convaincre, d'intervenir dans des débats entre historiens. Et pourtant, je ne m'étais pas coupé de l'Histoire. Au contraire, une grande part de mon deuil prit place à d'autres époques. Je suis parti à la recherche d'hommes et de femmes ordinaires qui, au fil des siècles, ont perdu un enfant. J'ai également entrepris des recherches sur les rapides du Colorado dans lesquelles mon fils s'est noyé. Et je me suis plongé dans mon histoire familiale, une histoire dans laquelle la Shoah joue un rôle important. Ces périples historiques avaient des visées différentes : retrouver des compagnons de deuil ; saisir les forces historiques qui nous avaient subrepticement conduits vers ces rapides ; situer Owen dans une histoire qui, sans donner sens à sa mort, l'inscrirait dans le temps et la mémoire. Et aussi canaliser les forces contradictoires et les désirs conflictuels qui existaient alors en moi. Mes explorations n'avaient rien de savant, et pourtant elles m'ont permis d'inscrire cette mort et ce deuil ordinaires dans le social et de les rattacher à des forces historiques de plus grande ampleur. Avec le temps, j'ai ainsi compris que l'historien en moi n'était pas mort avec Owen. J'ai fait son deuil, je lui ai construit un tombeau, non seulement en tant que père mais aussi en tant qu'historien, désormais ouvert aux émotions ainsi qu'à la raison.

Recueilli par Anne-Sophie Rouveloux.

*Le Monde*, 15 octobre 2020

**« Disaster Falls » : Stéphane Gerson remonte aux sources du désastre**

Disaster Falls est un passage de rapides sur la Green River, entre l'Utah et le Colorado (Etats-Unis). Là, à l'été 2008, lors d'une descente de la rivière, un kayak gonflable chavire ; un homme et son fils tombent à l'eau. Trois heures plus tard, on retrouve le corps de l'enfant.

Stéphane Gerson, qui a perdu Owen, 8 ans, fait le récit de ce deuil. Il choisit l'écriture pour, lentement, difficilement, métamorphoser sa douleur en expériences. Expérience de la douleur elle-même : écrire lui permet d'en décrire les symptômes, les élans, les traces visibles ou invisibles, sur son corps, son esprit, dans ses relations avec les autres, sa femme, son autre fils, l'aîné, ses parents.

Expérience d'une existence à la fois bouleversée par cette disparition et régie par des habitudes inébranlables. Gerson se montre parfois intensément sociable pour « s'oublier » jusqu'à la nausée au sein du village où il habite, au nord de New York, parfois solitaire, aspirant à la réclusion dans un bureau refuge, entre les murs de livres et les dessins des deux fils. Expérience professionnelle, puisque le labeur reprend, à l'université de New York où il est professeur, investi dans la scolarité de ses étudiants et la bonne gestion du département d'études françaises, qu'il dirige.

Mais ce récit est également celui d'un historien. Assumer cette place est décisif : cela donne au livre une ampleur singulière et saisissante. *Disaster Falls* est composé, très subtilement, de strates d'écriture rendant compte de moments de vie avec ce deuil, où s'immiscent peu à peu, enchâssées, les sédimentations de l'histoire, ou plutôt des histoires, celles que croise Stéphane Gerson en remontant à rebours des chemins qui tous mènent à la disparition de son fils, même en prenant de larges traversées.

La rivière prend ainsi sa source dans l'histoire même de l'exploration de l'Amérique : rapports d'expédition et récits de voyage font de la Green la voie des pionniers vers les territoires indiens de cette région, à la suite de John Wesley Powell (1834-1902), le premier à remonter le cours de ces eaux dangereuses, et de Colin Fletcher (1922-2007), le père fondateur de la randonnée en ces régions sauvages des Etats-Unis. Autre piste tracée : celle suivie par le couple, qui prend son cours sur les bancs de l'université. Puis les Gerson donnent naissance à deux fils avant de

traverser la catastrophe du 11-Septembre, quand les avions s'écrasent sur le World Trade Center, non loin de Battery Park où ils vivent alors.

Remonter aux sources de la famille, enfin, fait voyager le récit vers la communauté juive de Minsk, en Biélorussie, d'où part le grand-père Leib pour gagner Ellis Island au début des années 1920. Il y prend le nom de Louis Gerson, avant de s'établir à Akron (Ohio) comme grossiste en fruits et légumes. Là naît Berl, le père de Stéphane. L'histoire de l'émigration juive aux Etats-Unis donne soudain au deuil intime une autre portée, comme si un affluent de la Green traversait le monde pour couler depuis le Niémen, le fleuve qui arrose Minsk.

Mais l'histoire permet aussi à Stéphane Gerson de trouver des compagnons de deuil, dont il recueille les mots comme autant d'onguents – Victor Hugo et ses quatre enfants morts, Nostradamus et ses deux petits emportés par la peste de 1530, Ben Jonson et Shakespeare évoquant les décès de leurs fils respectifs, Charles Darwin collectant les objets de sa fille Anna, et tant d'anonymes. Cette ferveur à écrire confère aux récits croisés le pouvoir de faire revivre ce que le livre nomme des « aboutissements ».

Le savoir acquis sur la Green River, et sa dangerosité à travers l'histoire, finit par pousser le couple à entamer une procédure en justice contre l'agence de voyages qui a affrété bateaux et guides : l'accident aurait pu être évité. Ce n'est pas tant un « dédommagement » qui est attendu qu'une enquête qui puisse donner le plus de précision possible au récit des circonstances du naufrage, écrit du point de vue d'un père coupable de n'avoir pu sauver son fils. Stéphane Gerson apprend ainsi

Le récit familial, lui, conduit jusqu'à la décision que prend le père de l'auteur, Berl, deux ans après la mort de son petit-fils : atteint d'un cancer inopérable, il choisit d'être euthanasié à Bruxelles. Après avoir perdu son fils, l'auteur accompagne les derniers jours de son père. Mais la mort est cette fois apprivoisée, apaisée, présentant son autre facette, ce long sommeil si désirable.

« J'étais un vivant entre deux disparus », écrit Stéphane Gerson à la fin de ce livre admirable, à l'écriture touchée par la grâce, tout à la fois récit de deuils, journal d'expériences intimes de la douleur, chronique anthropologique d'une société confrontée au scandale de la mort d'un enfant, leçon de méthode historienne. Comme s'il était parvenu à nommer enfin cet homme sans nom qu'est un père endeuillé.

Antoine de Baecque

*Le Vif* (Belgique), 8 octobre 2020

Stéphane Gerson a la voix douce, à peine marquée de la légère préciosité signalant que cela fait trente ans qu'il a quitté Bruxelles pour New York. Lorsqu'il parle de *Disaster Falls*, le livre dans lequel il raconte la mort accidentelle de son fils Owen et les souffrances du deuil qui l'ont suivie, cette douceur ne le quitte jamais. Douze ans se sont écoulés depuis l'événement. Douze années qui ont vu l'historien, professeur à la New York University, se débattre avec un besoin impérieux : écrire - écrire l'accident, le vide, le deuil et son impossibilité. "Il y eut deux moments d'écriture, dit-il. Le premier, qui a duré quatre ans, fut celui d'un journal intime où j'ai essayé de tout relater en permanence : l'accident, les autres, moi-même. Et puis, j'ai eu besoin de mettre de l'ordre dans le chaos et d'en faire un livre. Comme si seule une réorganisation du récit pouvait me permettre d'enfin vivre avec l'accident."

Ce livre, Stéphane Gerson l'a rédigé d'une plume tenue, sobre, précise, refusant tout effet de pathos, et suscitant, lors de sa publication aux Etats-Unis, l'admiration de Salman Rushdie ou Oprah Winfrey. On les comprend. Ce qui affleure à chaque page, à côté de la souffrance et de la sidération, c'est une volonté tenace, insistante, mais aussi parfois désespérée, de comprendre - même l'incompréhensible. "J'ai voulu créer de la distance. Me placer dans une position d'observateur distancié, à la Zola. Livrer les résultats d'une enquête qui, par ce fait même, me révélerait à moi-même des choses que j'ignorais. Et qui m'aiderait aussi à conjurer mon sentiment de culpabilité."

L'accident qui mit fin à la vie de Owen, Stéphane Gerson l'a vécu avec lui : ils étaient en train de descendre les rapides qui donnent son titre au livre lorsque le kayak où ils se trouvaient chavira. Disaster Falls: les chutes du désastre. Avant la mort d'Owen, de nombreux drames avaient émaillé la vie de ces rapides, qui disent les aléas de l'histoire de l'Amérique et de son exploration. Bien que le décès de son fils l'éloignât un temps de la discipline qu'il enseigne à l'université, le lieu de l'accident l'obligea à s'en rapprocher : "Mon fils est entré dans l'histoire dans une rivière qui avait sa propre histoire. Même si j'ai d'abord éprouvé la conviction que le chercheur en moi s'était éteint, j'ai fini par réaliser que j'avais vécu mon deuil en tant qu'historien. Mais il s'agissait d'une histoire différente, sensible aux affects, à l'intimité, aux émotions, loin de l'histoire analytique."

Au moment de la publication américaine de l'ouvrage, les lecteurs y furent sensibles. "Lorsqu'on pense au deuil, on pense d'abord aux parents. Mais, à la sortie du livre, j'ai reçu de nombreux messages de gens qui avaient perdu un frère ou une sœur, et qui, à cause de la primauté du deuil parental, s'étaient sentis privés du leur." D'autres, au contraire, virent surtout la faute: "Être un parent endeuillé, c'est devenir la cible de la peur des autres. La mort d'un enfant est quelque chose d'inacceptable, qui ne devrait pas avoir lieu. Pour conjurer cette peur, la tentation de chercher un responsable est forte." Stéphane Gerson, lui, n'attendait qu'une seule chose de son livre : continuer à vivre encore un peu avec Owen. "Car je sais qu'il existe toujours."

Laurent de Sutter